

STARS ET FILMS

TOUS LES JEUDIS

N° 146. 24-3-49.

# FILM COMPLET

16 PAGES 8 FRANCS



Ray Milland

DANS

**ESPIONS**

SUR LA

**TAMISE**

AVEC

Marjorie  
Reynolds

FILM PARAMOUNT



*La Reine de l'Argent*

Imprimé en France.



Un film des Artistes Associés

Distribué par S. P. I. C.

Raconté par J. METTRA

DISTRIBUTION :

Coralie..... PRISCILLA LANE  
 Kincaid..... GEORGE BRENT.  
 Gérard..... BRUCE CABOT.

**L**

A vie est un rêve », a écrit Shakespeare. Pour Steve Adams qui, de simple prospecteur dans les *Great Sands colines* était devenu l'un des plus gros banquiers de New-York, la vie n'était qu'un jeu.

— Que l'on gagne ou que l'on perde, il faut toujours faire front, confiait-il à sa fille. Chacun de nos gestes, chacune de nos paroles, chacune de nos décisions raisonnable ou folles, chacun de nos succès ou de nos déconfortes, tout n'est qu'un coup de dés.

Coralie, une ravissante créature de vingt ans, avait hérité de l'audace et du goût du risque de son père. Elle pariait à tout propos et se montrait, au poker, d'une force à rendre jaloux tous les professionnels de l'univers.

Ce soir-là, il y avait justement chez le banquier une grande fête de charité organisée par l'entrepreneuse jeune fille qui était, à l'époque, fiancée à Gérard Forsythe, le nouvel associé de son père.

Dans les vastes salons, circulait une foule brillante réunissant tous les grands noms de la finance et de l'industrie.

A l'entrée des salons, Steve Adams, bedonnant et jovial, recevait ses invités en compagnie de son beau-frère, Hector Bailey, quand parut Gérard Forsythe, le fiancé.

C'était un grand garçon assez distingué, quoique d'allure froide et guindée.

— Bonsoir, Mr. Adams, dit-il saluant son futur beau-père. Où est Coralie ?

— Je parie dix contre un qu'elle est chambrée au milieu d'un cercle d'admirateurs.

— Ah ! soupira le jeune homme. A notre époque, une bague de fiançailles n'est plus une garantie. Je pars à sa recherche.

Coralie était bien entourée d'un cercle d'admirateurs autour d'une table à jeux, où elle était entraîné de gagner des sommes rondelettes. Gérard réussit à l'en arracher et obtint un tour de valse. Adams et Bailey, restés près de la porte, observaient le couple avec une tendre indulgence.

— Dis donc, Steve, fit soudain Hector. Je crois que tu vas me devoir mille dollars. Il est dix heures moins cinq et James Kincaid n'est pas encore arrivé.

— Je t'avais parié que, si je l'invitais, il serait là à dix heures précises. Tu n'as pas encore gagné, mon vieux.

Le banquier avait sorti sa montre.

— Qu'est-ce que je te disais ? reprit-il. Dix heures moins une, le voici !

Un homme d'une trentaine d'années, au port superbe, aux cheveux châtain, aux grands yeux gris, pétillant d'intelligence et de gaieté, franchissait le seuil des salons. Adams alla à sa rencontre.

— Kincaid, enfin ! Nous vous attendions.

— Oui, et votre arrivée me coûte mille dollars, annonça Bailey. J'avais parié que vous ne viendriez pas.

— Ah ! messieurs. Ce n'est pas à moi à vous mettre en garde contre le démon du jeu. Mais pouvez-vous me dire qui est cette éblouissante et ensorcelante beauté que ce monsieur, là-bas, accompagne au buffet ?

— Éblouissante et ensorcelante, elle l'est certainement, riposta le banquier secoué d'un rire joyeux, quoique mon jugement soit plutôt sujet à caution.

— C'est Coralie, sa fille ! déclara Bailey.

— Oh ! murmura Kincaid confus, vous constaterez que mon jugement à moi était des plus sincères et désintéressés.

— Cela tombe bien, car, en vertu de votre incontestable talent de joueur, je compte sur vous pour faire gagner aux enfants pauvres de New-York, dont Coralie s'occupe, plusieurs mois d'air pur.

La jeune fille, surprise d'apercevoir son père et son oncle en conversation avec un inconnu, s'avancait vers eux.

— Je te présente Mr. James Kincaid, propriétaire du *Club des Cartes Bleues*, qui veut bien venir ce soir jouer au bénéfice de tes œuvres, dit Steve à sa fille.

— Je vous remercie de nous sacrifier ainsi quelques heures, prononça Coralie levant vers Kincaid des yeux pleins d'une gratitude charmée. Vous plairait-il de danser ?

— Je n'aurais osé vous en prior !

Gérald les rejoignait après s'être débarrassé de plusieurs douairières qui l'avaient arrêté au passage.

— Mr. Forsythe, mon fiancé, dit tout d'un trait Coralie, Gérald, Mr. Kincaid.

— Vous permettez que j'enlève miss Adams pour cette valse ? demanda Kincaid.

— Que je le permette ou non, je n'en serai pas plus avancé, riposta philosophiquement Forsythe.

— Ainsi, votre unique occupation est le jeu ? dit Coralie à Kincaid qui l'enlaçait.

— Je suis un joueur professionnel, rectifia-t-il.

— Ce doit être passionnant d'affronter un partenaire tel que vous.

— Je suis à votre entière disposition. Que préférez-vous ?

— Le poker.

— Moi aussi.

Ils se dirigèrent vers une table vide et s'y installèrent. Jamais Kincaid n'avait éprouvé plaisir semblable. Y mettant autant d'amour-propre que de malice, il gagnait sans arrêt si bien que Gérald, venant à passer, s'inquiéta et demanda à Adams qui suivait la partie :

— Combien a-t-elle perdu jusqu'à présent ?

— Au moins quatre mois de ses rentes. Gérald, qu'attendez-vous pour l'épouser ? A la voir si ardente au jeu, j'ai peur pour l'avenir. Je me fais vieux. Vous avez un caractère sérieux et avisé, vous appartenez à une respectable famille. Elle aura en vous un protecteur sûr.

Abonnements : France : un an..... 400 fr. — Six mois..... 200 fr.  
 Étranger : un an..... 650 fr. — Six mois..... 325 fr.

Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X).

— C'est elle qui remet de jour en jour notre mariage, prétendant vous être indispensable dans votre intérieur et ne pas vouloir vous laisser seul. Je n'osais insister pour cette raison. Cependant, puisque vous me le conseillez, je vais lui parler dès ce soir.

— J'abandonne la partie, avouait à ce moment la jeune fille. Je m'incline devant votre supériorité, Mr. Kincaid.

— Voulez-vous me permettre de vous offrir mon gain d'aujourd'hui en faveur de vos œuvres ?

— Votre générosité me confond. Mais ne m'accordez-vous pas la satisfaction prochaine d'une revanche ?

— Cela, c'est affaire entre Kincaid et moi, intervint Adams. Coralie, tes invités se retirent. Remplis tes devoirs de maîtresse de maison.

La jeune fille obéit. Comme les derniers couples disparaissaient, Forsythe s'approcha d'elle.

— Coralie, c'est le désir de votre père de nous voir unis le plus rapidement possible. Nous nous marions demain. Voici six mois que vous me promenez en bateau.

La jeune fille eut un rire cristallin.

— Le temps des fiançailles est le meilleur de la vie. Je veux le prolonger encore.

Et elle s'enfuit.

\* \*

Sifflant à tue-tête un air à la mode, Kincaid, en rentrant à son appartement situé au-dessus des salles du Club, se heurta à Blackie, son secrétaire, ami et souffredouleur tout à la fois.

Le voyant se déshabiller, Blackie hasarda :

— Que faites-vous, patron ? Il y a un monde fou en bas. On a besoin de votre présence. Éprouveriez-vous quelque malaise ?

— Je ne me suis jamais senti autant en forme, mais fiche-moi la paix avec le travail, cette nuit. Ensuite, rends-toi immédiatement chez le fleuriste du coin et commande-lui la plus grosse botte des plus belles roses rouges qui existent, avec ordre d'en expédier chaque matin une semblable à miss Coralie Adams.

— Oh ! oh ! Si je comprends bien le langage des fleurs, cela signifie...

— Ce que tu voudras, espèce d'idiot.

— Je m'en doutais que cela vous arriverait un jour à vous aussi ! Pourtant, ne m'assuriez-vous pas, hier encore : « Blackie, ne t'en fais pas. Il n'y a d'autre plaisir sur terre pour un joueur que ses chères cartes ». Et... est-elle aussi pincée que vous ?

— Je n'en sais rien. Pour le moment, elle est fiancée à un type dont je ne me rappelle plus le nom, tout plein d'argent, digne famille, etc.

— Ouf ! Cela me rassure.

— Que veux-tu dire, animal ?

— Qu'il y a des chances pour qu'elle trouve l'autre. On frappait, Toby, le serviteur noir de Kincaid, parut :

— Pardon, massa Kincaid, fit-il. Missié Adams il est en bas, anxieux voir vous.

— Des bottes et des bottes de roses rouges perdues, grommela Blackie avec dédain lorsque son cher patron dégringola l'escalier.

\* \*

— Qu'y a-t-il, oncle Hector ? demandait le lendemain Coralie à Bailey entrant chez elle le front soucieux.

— Sais-tu où est ton père ?

— Non, il est sorti après la fête de cette nuit et a dit à Édouard, son valet de chambre, de ne pas l'attendre. Je le croyais de retour et dormant.

— Il a dû partir jouer et aura tout oublié : heures et affaires. Mais on a besoin de lui à la banque. Recommande-lui de s'y rendre dès que tu le verras.

La jeune fille se préparait à aller à la recherche d'Adams quand elle se trouva face à face, dans le hall, avec Forsythe qui, le visage décomposé, la poussa dans le bureau de son père.

Un krach terrible venait de se produire à la Bourse de New-York. Adams était ruiné, à moins qu'il ne pût offrir en garantie les actions de la mine d'argent qu'il possédait dans le Nebraska.

— Je comprends maintenant pourquoi oncle Hector voulait voir papa à tout prix, fit la jeune fille. Le jour

de mes vingt ans, papa m'a remis la clef en double de son coffre. Nous allons l'ouvrir. Les actions doivent s'y trouver.

Une pénible surprise était réservée à Coralie. En fouillant dans le meuble, elle y découvrit des liasses de factures impayées. Gérald se montrait non moins stupéfait qu'elle.

— Votre père devait être aux prises avec de graves difficultés financières qu'il voulait cacher à tous et surtout à vous, murmura-t-il.

— Je ne suis cependant plus un enfant. Comment m'a-t-il laissé vivre dans le luxe alors qu'il y sacrifiait tout ?

— Il devait avoir fondé tous ses espoirs de redressement sur la mine. Vous savez que le filon que l'on exploite est rarement d'un seul tenant. Il y a de brusques coupures. Il s'agit de retrouver la veine et, pendant ce temps, la mine ne rapporte rien, alors que les frais de toute sorte s'accumulent. C'est ce qui s'est produit pour celle de votre père. Seulement, elle est considérée comme d'une richesse rare et d'une grosse valeur de l'avis de tous les géologues. Il n'y a donc pas lieu de s'affoler.

Il se tut. Le banquier pénétrait dans son bureau, blafard, les traits tirés. Il s'effondra dans un fauteuil.

— J'ai entendu crier la nouvelle dans la rue, fit-il. Tout est perdu.

— Non, il vous reste la mine. Je venais vous en demander les actions en garantie.

— Il n'y a plus de mine. Je l'ai perdue au jeu...

Portant la main à sa poitrine, Adams s'affaissa, terrassé par une crise cardiaque.

\* \*

— C'est toi, Coralie, appela le malade. Assieds-toi là.

Il avait pris la main de sa fille.

— C'est un drôle de contraste entre mes pattes rugueuses et tes doigts satinés.

— Ce sont de vaillantes mains de mineur, papa, j'en suis fière, riposta-t-elle.

— Là-bas — continua Adams, dont la voix faiblissait et à qui les souvenirs revenaient en foule — à Nevada City, où j'ai débuté, toute ma fortune consistait en une paire de vieux souliers, un pic et une pelle ébréchée. Ce n'est pas la première fois que je suis ruiné. Si cette crise passe, je me remettrai à l'ouvrage, tu verras !

— Et tu triompheras. Nous y travaillerons tous les deux, affirma la jeune fille retenant ses larmes, car s'altérait un peu plus à chaque minute le cher visage.

\* \*

Dans la salle du Conseil, à la banque Adams, c'était un brouhaha de voix au paroxysme de la colère et de l'amertume. Bravement, Hector Bailey, ruiné lui aussi, essayait de tenir tête aux créanciers.

Brusquement, le silence se fit comme par enchantement. Pâle, mais calme et digne, Coralie s'avançait.

— Messieurs, annonça-t-elle, Steve Adams, mon père.

*Coralie était bien entourée d'un cercle d'admirateurs, mais c'était autour d'une table à jeux.*





— Ne m'accordez-vous pas la satisfaction prochaine d'une revanche ?

est mort. Et quoi que vous puissiez croire ou penser, je vous jure que je ne m'accorderai aucun répit jusqu'à ce que chacun de vous ait été remboursé intégralement.

A la même heure, Forsythe se présentait chez James Kincaid.

— C'est un malheur terriblement imprévu, dit Kincaid faisant allusion à la disparition du banquier. Hier, à l'aube, il était encore avec moi au Club.

— Serait-ce vous qui lui avez gagné sa mine d'argent ?

— Oui. Comment aurais-je deviné qu'il froîlait l'abîme ? Sa fille doit rester dans une position difficile ?

— Elle n'a plus un centime.

— Puis-je lui être utile ?

— Non. Je vous remercie. Ma situation de fortune me permet de prendre soin d'elle. Il y aurait cependant une chose qui atténuerait probablement son chagrin. Revendez-moi la mine. Quoiqu'elle n'ait plus une grosse valeur, le rendement diminuant sans cesse depuis dix ans, miss Adams y tient en tant que souvenir de son père. En outre, vis-à-vis de moi, cela lui donnerait un certain sentiment d'indépendance. Je voudrais lui en faire don comme cadeau de mariage. La cérémonie est fixée au 15 du mois prochain. Je vous en offre vingt-cinq mille dollars.

— Je me refuse à la vendre.

— Vous pensez que c'est trop peu. En voulez-vous cinquante mille ?

— Ni cinquante, ni cent. Je serais seulement particulièrement heureux que miss Adams voulût bien l'accepter de ma part comme cadeau de noces.

— Je ne sais comment vous remercier au nom de Coralie. Puis-je vous envoyer mon homme d'affaires pour le transfert ?

— Naturellement, pourvu qu'il se fasse au nom de miss Adams. Au revoir, Mr. Forsythe. Bonne chance...

Le surlendemain du jour où avait eu lieu cette conversation, James Kincaid s'embarquait pour une destination inconnue, au grand dépit de Blackie navré de l'humeur inconstante et voyageuse de son ami. On était pas plus tôt installé douillettement dans un endroit qu'il fallait plier bagages, courir routes et voies ferrées, changer d'habitudes. Et le paresseux secrétaire avait horreur du changement.

De son côté, Coralie préparait ses valises. A Gérard, abasourdi, qui la surprit dans cette occupation, elle déclara qu'elle se marierait seulement le jour où tous les créanciers auraient été payés.

— Promettez-moi de ne pas essayer de savoir où je vais, ajouta-t-elle. C'est vous que je chargerai, par l'entremise d'une banque, de désintéresser les créanciers au fur et à mesure de mes disponibilités et si, dans deux ou trois ans, vous n'avez pas rencontré une femme qui vous plaise davantage, alors nous pourrions nous revoir.

\*\*\*

Trois ans s'étaient écoulés.

Le front soucieux, Gérard Forsythe entra un matin dans la salle à manger familiale.

— Mère, dit-il, il faut que vous me prêtiez d'urgence trente mille dollars.

— Deviens-tu fou, Gérard ? C'est la troisième fois que tu m'emprunes pour une mystérieuse affaire. Je ne veux pas y engoltrer une fortune sans savoir de quoi il s'agit.

— Soit. Il y a quelques années, j'ai fait l'acquisition d'une mine d'argent dont l'exploitation était déficitaire. Je savais seulement que lorsque la veine serait retrouvée, elle rapporterait au centuple le capital qui y aurait été engagé. Afin de pouvoir continuer les travaux, j'ai disposé des fonds que m'envoyait Coralie pour liquider les dettes de son père. Encore trois mois, et le nouveau filon sera en plein rendement. Cependant, quelques créanciers, se rappelant la promesse solennelle de Coralie, me harcèlent de visites et de réclamations, commençant à se douter de quelque chose... Dans trois mois, je vous rembourserai, maman, soixante mille dollars et paierai les plus pressés de ces messieurs



— Missie Adams il est en bas, anxieux voir vous.

Mrs. Forsythe s'était levée.

— Je n'aurais jamais cru avoir à rougir de mon fils ! s'écria-t-elle. Tu as agi avec une improbité sans nom. Je ne serai pas ta complice. Débrouille-toi.

\*\*\*

De New-York à Baltimore, de Baltimore à la Nouvelle-Orléans, de la Nouvelle-Orléans à Denver, James Kincaid s'était promené, traînant à sa suite un Blackie désenchanté et gémissant.

Ses affaires marchaient à merveille. Il avait au jeu une chance insolente. Partout il ouvrait des établissements de plaisir et des clubs, jusqu'au jour où il entendit vanter le nouveau casino de San-Francisco un modèle du genre, sur lequel journaux et revues ne tarissaient pas d'éloges. Ce casino aurait été fondé par une femme, jalouse de son incognito, que l'on avait surnommée : *La Reine de l'Argent*.

Une rivale ! il avait une rivale, lui qui se croyait le champion du monde des Jeux.

Sa curiosité piquée au vif, James Kincaid partit pour les rives heureuses du Pacifique.

A peine descendu du train, un soir, dans la célèbre capitale de la Californie, il se rendit à *La Dame de Cœur*, l'établissement en question. Dès le seuil, il fut surpris du goût sobre et raffiné qui avait présidé à sa construction et à sa décoration. Rien d'un palace en carton pâte, pas de stucs vulgaires, ni de lustres trop riches, mais, dans toutes les salles, une atmosphère de confort intime et discret, une luminosité admirable, cadre combiné pour donner aux joueurs une impression de chez soi paisible et joyeux. Et dans tous les coins, sur tous les meubles, à profusions, des roses, des roses rouges !

Cependant, Kincaid allait s'apercevoir qu'il n'était pas donné à tous de pénétrer dans le domaine de la *Reine de l'Argent*. Il fallait être inscrit sur la liste des abonnés ou être muni d'une invitation personnelle. Il s'entêta, insista, offrit un gros billet à l'employé de l'entrée, lui

remît sa carte. Celui-ci le pria d'attendre au seuil d'un salon et disparut.

A travers une merveilleuse grille de fer forgé, véritable dentelle de métal, Kincaid distinguait une immense table autour de laquelle se tenaient des hommes d'âges divers — mais évidemment d'un rang social élevé — s'entretenant entre eux. Une seule chaise restait libre à l'extrémité de la table.

Tous les hommes se levèrent soudain et Kincaid vit venir, glissant sur les dalles de marbre, une silhouette scintillant des pieds à la tête de telle manière que l'on pouvait se demander si c'était une femme ou une flamme qui s'avavançait. Et comme les traits se précisaient, le cœur de Kincaid ne fit qu'un bond dans sa poitrine. Un nom jaillit de ses lèvres :

— Coralie !

L'instant d'après, elle était devant lui, le rayonnement de sa physionomie donnant un sens profond à la phrase banale qu'elle prononçait :

— James Kincaid ! Vous ici ! Je suis vraiment ravie de vous revoir !

— Moi plus encore, articula-t-il tout bas, lui prenant les mains. C'est donc vous, *la Reine de l'Argent*, ma rivale ! J'aurais dû le deviner. Mais pouvais-je supposer que Forsythe, votre mari, permettrait à sa femme d'embrasser la carrière du jeu ?

— Je ne suis pas la femme de Gérard, répliqua vivement Coralie. Il y a même trois ans que je ne l'ai pas revu. J'avais juré de ne me marier que lorsque j'aurais pu rembourser intégralement tous les créanciers de mon père. Voilà qui est fait. J'ai envoyé à Gérard, cet après-midi, le dernier chèque.

— C'est au jeu que vous avez gagné tant d'argent ?

— Exactement. C'était mon seul talent. Je l'ai utilisé, puisqu'il ne me restait rien que des dettes.

« Etrange, songeait James à part lui, qu'elle ne me remercie pas ni ne fasse allusion à la mine ». Il reprit, le visage rembruni :

— Et maintenant, vous allez épouser Forsythe ?

— J'ignore ses sentiments actuels. Je lui avais interdit de chercher à me retrouver et... j'ai pris des habitudes d'indépendance telles que... que je craindrais de faire pour lui un bien piètre maîtresse de maison,

— Il y a des années que je ne m'étais senti le cœur aussi léger, murmura Kincaid. Voulez-vous m'accorder cette soirée ?

— Je ne demande pas mieux. Je vais prendre congé de mes clients, me faire remplacer auprès d'eux et nous partons.

Une heure plus tard, ils dinaient, dansaient et s'amusaient, tels des écoliers en vacances, dans le plus fameux restaurant de San-Francisco, tout en égrenant les souvenirs du passé.

— Pourquoi, à *La Dame de Cœur*, des roses rouges partout ? fit soudain Kincaid penché vers le fin et radieux visage qui s'empourpra aussitôt.

— Ce sont mes fleurs préférées.

— Alors, j'en avais eu l'intuition puisque j'en faisais envoyer chaque jour une botte à une certaine miss Adams, là-bas, à New-York. Consacrez-moi cette semaine : demain, pique-nique sur les dunes du parc, à la Porte d'Or. Après demain, visite de l'Exposition, vendredi, à l'inauguration du Trivoli Opéra, samedi... — Auriez-vous, par hasard, l'audace de vouloir monopoliser la *Reine de l'Argent* ?

— Je n'oserais, elle est devenue de goûts si indépendants !

La semaine s'écoula comme un beau rêve pour Coralie et Kincaid, qui ne se quittèrent pas.

— Oh ! Rudy, disait le soir, en rentrant, Coralie à sa vieille nourrice noire. Je suis si heureuse que j'en ai le vertige.

— Alleluia ! l'amour il est bonne potion, ma jolie, et quand un beau garnement comme massa Kincaid la fait boire, c'est royale ivresse.

En retournant à son hôtel, après la représentation à l'Opéra, Kincaid se heurta, dans le hall, à un homme grisonnant, le dos voûté, presque misérablement vêtu.

— M. Bailey, l'oncle de miss Adams ! s'exclama-t-il, saisi de pitié devant cette ruine, que je suis content de vous voir ! Que faites-vous à San-Francisco ?

— J'y suis venu chercher une situation, balbutia Hector. Kincaid, ayant l'impression que le malheureux mourait de faim, l'entraîna au bar de l'hôtel où il commanda un plantureux souper.

— Vous parlez d'une situation, dit James renouant



Une heure plus tard, ils dinaient dans le plus fameux restaurant de San-Francisco.

l'entretien. N'avez-vous donc pas été remboursé de vos pertes à la banque ?

— Et par qui ? Je n'ai seulement plus jamais rien su de ma nièce...

Kincaid eut un sursaut d'étonnement. Il se passait certainement quelque chose de bizarre depuis trois ans. Coralie prétendait avoir fait désintéresser, par l'entremise de Gérard, tous les

← En fouillant dans le coffre, Coralie y découvrit des liasses de factures impayées.

cranciers. Elle ne pouvait avoir oublié son oncle dans le nombre. Et, bien que James lui eût tendu la perche à plusieurs reprises au cours de leurs conversations, elle ne paraissait pas se souvenir de la mine. Il pressentait, de ce côté, un mystère qu'il souhaitait éclaircir avant de se déclarer à la jeune fille.

— Et la mine d'argent d'Adams ? se décida-t-il à demander à Bailey. Qu'est-elle devenue ?

— Elle a dû sombrer avec tout le reste. Personne n'en a plus entendu parler.

— Par exemple ! Écoutez, Coralie est ici. Elle y a fait fortune à tel point qu'on l'a baptisée *La Reine de l'Argent*. Elle est propriétaire du casino *La Dame de Cœur*. Allez la voir dès demain matin. Elle ne vous croit certes pas dans l'embarras. Vous vous expliquerez tous les deux et, de toute manière, elle vous en tirera. Je vais même vous charger d'un message pour elle. Dites-lui que je suis obligé de me rendre d'urgence à Nevada City pour une affaire qui la concerne. Nous nous retrouverons au retour et ce sera, je l'espère, le bonheur pour chacun de nous.

Mais il était écrit que la prédiction de James ne se réaliserait pas pour Bailey. Le pauvre Hector, dont la vue avait beaucoup baissé, fut renversé par un taxi en regardant la modeste pension de famille où il logeait.

Transporté à l'hôpital, il fit appeler Coralie en reprenant connaissance.

— Oncle Hector, comment êtes-vous à San-Francisco ? Que vous est-il arrivé ? questionna la jeune fille, s'inclinant, désolée, vers la chère vieille figure du moribond.

— Kinceaid croit... mystère... remboursement... articularie péniblement Bailey.

— Je ne comprends pas. Quand l'avez-vous vu ? Où est-il ?

— Parti Nevada City, affaire urgente...

Le vieillard laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Il était mort.

Coralie, sanglotante et bouleversée, rentra chez elle et s'y enferma, interdisant sa porte à tous. Kinceaid était parti sans un mot d'adieu. Inconstant comme tant d'hommes, il avait dû se lasser d'elle... Elle n'établit, dans son chagrin, aucun rapprochement entre cette brusque décision et la mine possédée autrefois par son père dans cette ville de Nevada City où elle était née.

Vers la fin de l'après-midi, Rudy, enfreignant la consigne, vint lui annoncer une visite qui lui ferait plaisir. Croquant au retour inopiné de Kinceaid, ou à une erreur d'interprétation de la part de l'oncle Hector, la jeune fille lui laissa introduire le visiteur.

Ce fut Gérard Forsythe qui s'avança vers elle. La déception de Coralie se peignit sur ses traits et Gérard s'en aperçut.

— Moi qui viens de traverser toute l'Amérique pour vous retrouver, vous n'en semblez pas particulièrement satisfaite, ne put-il s'empêcher de lui reprocher.

— Pardonnez-moi, mon ami, fit-elle. Je suis encore terriblement émue de la fin tragique de l'oncle Hector, qui a été érasé cette nuit par une auto.

— Il se trouvait donc à San-Francisco ?

— Oui, et, avant de mourir, il a prononcé quelques mots dont je n'ai pas très bien saisi le sens. Il avait l'air de dire qu'il n'avait pas été remboursé.

Il divaguait probablement. C'est le premier à avoir été dédommagé. Mais il a joué et tout reperdu. Laissons son âme en paix. Vous êtes témoin, Coralie, que j'ai tenu ma promesse et n'ai pas essayé de vous revoir depuis notre séparation. Si je m'y décide aujourd'hui, c'est que je vous apporte un cadeau de mariage que vous apprécierez, je pense. J'ai racheté à votre intention la mine d'argent de votre père...

— Et à qui ? interrogea la jeune fille dont les soupçons commençaient à s'éveiller.

— A... à James Kinceaid, qui l'avait gagnée à votre père. Je dois avouer qu'il me l'a revendue fort cher, mais rien n'est trop cher quand il est question de vous plaire. Maintenant, depuis si longtemps que je vous attends, chère Coralie, ayez pitié de ma constance. Marions-nous tout de suite.

— Bien, Gérard. Je n'y mets qu'une condition. Je suis née à Nevada City. C'est là que mon père découvrit cette mine qui fut l'origine de sa fortune. C'est là que je souhaite vous épouser.

— S'il n'y a que cet obstacle à notre bonheur, j'y consens volontiers.



Le shérif était en grande discussion avec Blackie, qui prenait son bain.



Coralie et Gérard arrivaient à Nevada City.

..

Grâce au vieux médecin de la localité, dont il s'était fait un ami, Kinceaid allait de découverte en découverte, à Nevada City.

Il apprit que *L'Étoile du Prospecteur* (c'était le nom de la concession minière) appartenait depuis trois ans à un certain Forsythe, qui en avait confié la direction à Carson, louche individu fort lié avec le shérif de la ville. Le bruit se propageait qu'une nouvelle veine y avait été découverte, que la chose était tenue secrète, le propriétaire — qui avait de longues conférences avec Carson et le shérif — étant arrivé afin de racheter à bas prix, à la Bourse de San-Francisco, toutes les actions de l'affaire.

A la suite de ces confidences, qui l'avaient édifié sur le rôle joué par Forsythe vis-à-vis de sa fiancée, Kinceaid était allé rôder aux alentours de *L'Étoile du Prospecteur*. Au retour d'une de ces promenades, il trouva à son hôtel Carson et le shérif en grande discussion avec Blackie, qui'ils avaient dérangé pendant qu'il prenait son bain et qui leur faisait bien sentir.

En termes voilés, les deux compères firent comprendre à Kinceaid que sa présence sur les lieux était indésirable. Le shérif prononça même le mot d'arrestation.

— Moqueur, le jeune homme risqua :

— Merci de l'avertissement. Je suis poltron. Demain, j'aurai quitté Nevada City.

Son intention était, en réalité, de retourner à San-Francisco pour empêcher Forsythe de racheter les actions.

L'homme propose et Dieu dispose. Coralie et Gérard arrivaient à Nevada City. La jeune fille, très lasse du voyage, était montée dans l'appartement retenu



Gérald ignorait que Kincaid était de première force à la boxe.



La jeune fille s'affaissa, pâle, les yeux clos.

d'avance par son fiancé. Ce dernier, debout dans le hall, pria le gérant de faire prévenir Carson de son retour, lorsqu'il se trouva nez à nez avec Kincaid venant régler sa note.

— Forsythe ! Quelle chance, j'allais vous manquer !  
— Que faites-vous ici et que désirez-vous ? questionna Gérald aussitôt sur la défensive.

— J'étais venu tout exprès pour avoir un entretien avec vous. Vous souvient-il de notre dernière entrevue à New-York et du cadeau dont je vous avais chargé pour miss Adams ?

— Parfaitement. C'était un cadeau de mariage. Je l'ai gardé pour le jour où il serait célébré, c'est-à-dire demain. Coralie a voulu que nous soyons unis ici où elle est née. Nous ne sommes à Nevada City que pour cela.

— Coralie sait-elle que vous n'avez remis ni à son oncle, ni à aucun des créanciers de son père les sommes qu'elle vous adressait de San-Francisco ?

— Mêlez-vous de vos affaires, s'il vous plaît.

— Sait-elle que l'argent ainsi détourné, vous l'avez utilisé aux travaux de la mine et que si vous désirez l'épouser immédiatement, c'est pour éviter toute accusation de fraude et de vol ?

— Vous n'êtes qu'un maître chanteur, lança Forsythe au comble de la rage.

— Vraiment ? Je saurai vous forcer à avouer votre indigne conduite à Coralie.

Gérald bondit sur Kincaid. Il ignorait que si James était un joueur de génie, il était également de première force à la boxe. Un cercle de badauds, de clients de l'hôtel, attirés par le bruit, s'était formé autour des deux adversaires se livrant une bataille acharnée. Le gérant de l'hôtel s'arrachait les cheveux, suppliant tout le monde de les séparer.

Quand Rudy et sa maîtresse, inquiètes du tapage grandissant, se montrèrent au haut de l'escalier, ce fut au tour de Coralie de crier, en reconnaissant les deux antagonistes :

— Arrêtez-les ! Séparez-les !

Personne n'osa approcher des deux combattants. Gérald, conscient de son infériorité, sentait les forces lui manquer.

Au moment où Coralie, dégringolant les marches et écartant la foule, se jetait entre les deux hommes, Gérald, sortant un revolver de sa poche, faisait feu.

La jeune fille s'affaissa, pâle, les yeux clos. Kincaid, arrachant l'arme au misérable, d'un formidable direct à la mâchoire le mettait knock-out puis, saisissant la jeune fille dans ses bras, l'emportait.

Le shérif, qui essayait de se frayer un chemin au milieu des groupes, criait :

— James Kincaid, c'est vous qui avez tiré. Au nom de la loi, je...

Un éclat de rire lui répondit. Et Blackie, l'empoignant par la taille, l'envoya rouler dehors.

— Trop tard, vieux filou. Depuis une heure, tu ne fais plus la loi à Nevada City. Va te faire pendre ailleurs. C'est le docteur qui te remplace.

En attendant, celui-ci, accouru en hâte au chevet de Coralie, l'examinait avec soin. Perplexité, il se tourna vers James dont l'anxiété faisait peine à voir.

— Aucune trace de blessure, murmura-t-il. La balle a dû se perdre, et l'émotion seule aura causé son évanouissement. C'est à propos de la mine que vous vous êtes battu ?

— Oui. Je l'avais gagnée à Adams, il y a trois ans, mais j'avais chargé Forsythe de l'offrir de ma part à sa fiancée comme cadeau de noces.

— Quel désintéressement ! Vous n'étiez donc pas amoureux d'elle ?

— Au contraire, dès le premier instant où je la vis. Coralie ouvrit les yeux. Le docteur s'en aperçut.

— Au revoir, mon garçon, et bonne chance. Je reviendrai dans quelques heures prendre des nouvelles de notre jolie patiente. Je vais mettre en prison son charmant fiancé.

A peine s'était-il éclipé que Coralie, radieuse, déclarait :  
— J'ai tout entendu. Kincaid, méchant, la mine ne valait pas que vous risquiez votre vie.

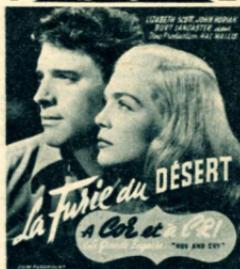
— Et moi, je ne méritais pas le sacrifice de la vôtre.

Elle s'était suspendue à son cou et longuement, ardemment, ils échangeaient le baiser dont chacun rêvait depuis trois interminables et douloureuses années.

FIN

Le 31 mars paraîtra le n° 147 de

**FILM COMPLET**  
16 PAGES 8 FRANCS



Le récit complet de 2 Grands Films  
EN VENTE PARTOUT : 16 pages, 8 fr.

Nos lecteurs qui le désirent peuvent, en nous adressant une enveloppe timbrée à 15 francs, recevoir une réponse directe et rapide.



(Photo L. P. C.)

Ce soir est comme les autres soirs. J'ai allumé ma pipe. J'ai vérifié mon chauffage. Mon chien est à mes pieds et dort, roulé en boule. De temps en temps, il grogne faiblement. Il rêve à un os de poulet, sans doute. En tout cas, il est certainement bien loin de s'intéresser aux problèmes du cœur.

C'est dans cette quiétude d'un soir tranquille que je vous écris, amis lectrices et lecteurs de notre rubrique. Et cette tiédeur, cette douceur de vivre, me rendent naturellement sentimental (du reste, je le suis toujours plus ou moins !).

Alors il me vient une idée, que vous allez peut-être trouver un peu bizarre, mais tant pis. Et de cette idée, je vais d'ailleurs faire une question. La voici :

Est-ce que le cinéma, ou plus exactement les films d'amour, excitent votre nature passionnelle, ou est-ce que vous leur préférez la vie ?

En d'autres termes, éprouvez-vous parfois le désir de vivre comme les héros de vos films, de connaître leurs aventures, leurs drames, les péripéties multiples de leur vie amoureuse... ou bien aimez-vous mieux votre bonne existence de tous les jours, qui comporte certainement ses petites drames quotidiens, mais qui, dans l'ensemble, est tout de même moins agitée que les films de cinéma ?

Je vous avais prévenus, mes chers et fidèles amis, que ma question serait bizarre. Admettons que je ne « tourne pas très rond » ce soir. Mais cela me ferait quand même fichtreusement plaisir de savoir si vous aimez le cinéma en spectateurs, ou si vous aimeriez prendre une part active aux fictions qui se déroulent devant vos yeux.

Envoyez vite vos réponses et nous sau-

rons distinguer les « romanesques » des « pantouflards » !

#### LE CAMERAMAN AMOUREUX.

#### Réponses aux lettres :

**FRANCIE, DE NICE.** — Cette charmante lectrice (qui a, entre parenthèses, une écriture fort intelligente), nous envoie son avis au sujet de notre referendum sur les préférences à accorder aux films français ou aux films américains. « Avant la guerre, écrit-elle, on passait deux films, dessins animés, documentaires et actualités en une seule séance. Je ne comprends pas pourquoi les spectacles actuels durent deux heures et qu'on n'y passe qu'un seul film. Le prix très élevé des places m'oblige, comme beaucoup, à épilucher les programmes. Pourquoi ne pas revenir à l'ancienne formule de deux films en une seule séance : par exemple un français et un américain ? »

» Autre remarque ; un film tient généralement l'affiche dans trois ou quatre salles d'une même ville, et après on ne le voit plus. Pourquoi ?

» En fin, l'esprit du film français fera passer plus facilement les éternelles chevauchées américaines. »

Réponse. — Vos observations sont fort pertinentes, ma chère Francie, et je suis de votre avis quant à l'amélioration qu'apporterait au public la programmation de deux films dans la même séance : un français et un américain. Le contingentement y trouverait son compte et nous aussi. Oui, mais voilà : la vie est chère, l'électricité aussi, et les prix de location des films sont obligatoirement très élevés, pour amortir les sommes exorbitantes nécessitées par la moindre production. Alors, si l'on passait deux grands films, combien paieriez-vous votre fauteuil d'orchestre ?

**ROLAND B..., DE PÉRIGUEUX.** — « Je suis régulièrement votre publication, que je trouve très attrayante et documentée, nous

écrit ce lecteur de Dordogne. Je voudrais vous poser une question : je rêve de faire du cinéma et c'est mon seul désir. Mais comment débiter ? Voilà le problème.

» De tout temps, j'ai aimé à imiter des acteurs, à jouer des rôles sur le théâtre de ma ville, et cette passion grandit chaque jour. J'avoue que je suis doué pour le comique. J'ai dix-huit ans, etc... »

Réponse. — Il me semble, ami Roland, que j'ai déjà entendu cette chanson-là quelque part ! Et souvent, même ! Je ne saurais jamais assez répéter que je décourage formellement tous les jeunes gens et jeunes filles qui veulent faire du cinéma en ce moment. Ah, mes pauvres enfants ! Vous ne savez pas où vous vous embarquez...

Avant la guerre, je n'aurais pas été si formel, car on avait encore une chance. Mais en ces temps difficiles que nous vivons, la production est ralentie et la carrière plus qu'encombrée. Les professionnels eux-mêmes ne trouvent pas toujours assez de travail pour vivre. Et nous vous conseillons amicalement ceci : continuez à exercer vos dons comiques au théâtre de votre ville. Vous devriez peut-être un nouveau Fernald. Mais ne tâtez du cinéma que quand : 1° vous serez plus âgé ; 2° la situation générale sera vraiment meilleure ; 3° vos succès sur les scènes locales seront vraiment assez tangibles pour vous donner de l'espoir. Amitiés quand même !

**CAROSSA, PARIS.** — Ce lecteur désire savoir si La nuit blanche est passée dans le Film Complet. Ce film est tiré de La Maison sans issue, d'Ivan Noé. Notre correspondant nous demande à ce propos :

« Qu'entend-on exactement par « nouvelle » ? Est-ce un roman qui a paru ? Si oui, où puis-je me le procurer ? »

Réponse. — Nous sommes au regret de vous décevoir, cher lecteur, mais nous n'avons pas publié La nuit blanche, et nous ignorons si l'adaptation romancée de ce film a paru ailleurs. Renseignez-vous à ce sujet.

Une nouvelle n'est pas un roman. C'est généralement un récit moins long, plus étendu cependant qu'un conte, et qui passe le plus souvent en une livraison dans un hebdomadaire, ou en recueil.

Si vous désirez savoir où a paru la nouvelle La Maison sans issue, le mieux serait de le demander à Ivan Noé, dans une lettre timbrée adressée à nos bureaux sous double enveloppe. Nous transmettrons.

**BIBI-CLICHY.** — « Deux questions : quel est l'âge de Viviane Romance et combien de films a-t-elle tournés ? »

Réponse. — Vous êtes concis, cher Bibi-Clichy, et avec vous on ne perd pas de temps à lire ! Notre réponse sera aussi brève. Age : trente-huit ans. Films tournés : vingt-cinq à trente, à notre connaissance. Stop.

Le C. A.

Toutes les réponses seront publiées dans le journal avec les initiales ou le pseudonyme du correspondant.)



(Ministry of Fear)

Production de Seton I. MILLER.

Réalisation de Fritz LANG.

Scénario de Seton I. MILLER.

D'après un roman de Graham GREENE.

Film raconté par Jean Dalsace.

DISTRIBUTION :

Stephen Neale .....	RAY MILLAND.
Carla Hille .....	MARJORIE REYNOLDS.
Willi Hille .....	CARL ESMOND.
M <sup>me</sup> Bellane .....	HILLARY BROOKE.
Prentice .....	PERCY WARAM.
Cost-Travers .....	DAN DURYEA.
D <sup>r</sup> Forrester .....	ALAN NAPIER.
M. Rennit .....	ERSKINE SANFORD.
M. Newland .....	THOMAS LOUDEN.
L'aveugle .....	EUSTACE WYATT.
M <sup>me</sup> Pentel .....	MARY FIELD.

C'EST UN FILM PARAMOUNT

Copyright 1944, Paramount Pictures Inc.



UN pas hésitant — car pendant ses deux années de détention il avait perdu l'habitude de marcher — Stephen Neale quitta la prison et gagna la gare de Lembridge. Comme il demandait à l'employé du guichet un billet pour Londres, celui-ci déclara :

— Vous avez tout le temps. Le train est à six heures et il n'en est que trois. Allez donc jeter un coup d'œil sur notre kermesse. C'est une belle fête de charité organisée par l'Association des Mères des Nations Libres de Londres. Il paraît qu'on s'y amuse beaucoup.

— Merci de cette excellente idée, répondit Neale. Il se dirigea vers une grande place d'où parvenaient à ses oreilles un brouhaha confus et des fionfions d'orchestres, paya son entrée et se mit à flâner au hasard des stands.

Pris dans un remous, il s'était arrêté devant une table chargée de pâtisseries au milieu desquelles trônait un énorme gâteau glacé de sucre rose.

— Monsieur, proposa la dame qui se tenait au comptoir, tentez la chance. Pour un shilling le billet, vous aurez le droit de souper ce gâteau et de l'emporter, si vous dites son poids exact.

— Ce n'est vraiment pas risquer cher pour devenir propriétaire d'une aussi belle pièce montée, riposta Neale en riant.

Il saisit le gâteau et prononça solennel :

— Il pèse trois livres et demie.

— Vous approchez. Est-ce votre femme qui vous a appris à faire le marché ?

— Je n'ai pas de femme.

— Oh ! garçon à marier, alors ? Allez donc consulter la voyante d'en face, vous ne le regretterez pas. M<sup>me</sup> Bellane est merveilleuse et m'a dit des choses extraordinaires.

— Allons la voir, acquiesça Neale bon enfant.

Il souleva la toile de tente sous laquelle s'abritait la pythonisse.

Celle-ci, le corps dissimulé sous un ample vêtement brodé des signes du Zodiaque, la tête coiffée d'une tiare garnie de sequins, le visage outrageusement fardé, était assise près d'un guéridon orné d'un globe projetant une clarté blafarde sur les tentures environnantes. Elle tendit le bras vers lui et ordonna d'une voix sépulcrale :

— Faites une croix dans ma main avec une pièce d'argent. Là, maintenant, laissez-moi examiner votre paume. Voyons votre caractère et votre passé. La loi m'interdit de révéler l'avenir.

— C'est dommage, car la seule chose qui m'intéresse, c'est l'avenir.

Comment Neale se serait-il douté des répercussions que cette simple phrase allait avoir sur son destin ! La magicienne lança au jeune homme un regard bizarre.

— Fort bien, alors, reprit-elle. Si vous voulez réussir dans la vie, il vous faut gagner le gâteau en face. Dites qu'il pèse quatre livres et demie et il sera à vous. Je n'ai rien d'autre à vous apprendre. Allez-vous-en.

Amusé et intrigué, Neale se repréenta devant le stand aux pâtisseries, demandant à évaluer une seconde fois le poids du gâteau. Après avoir versé un nouveau shilling, il décréta avec malice :

— Il pèse quatre livres et demie.

— C'est parfait. Il vous appartient, fit la dame du comptoir. Surtout n'attrapez pas d'indigestion.

Neale s'éloignait, lorsqu'il s'entendit appeler par plusieurs voix et vit accourir vers lui la dame du stand accompagnée de deux autres et d'un jeune homme, dont la physionomie lui déplut aussitôt.

— Monsieur, je suis désolé de l'erreur involontaire que je viens de commettre, dit-elle. Je me suis absentée un instant du stand et la personne qui m'a remplacée a montré le gâteau à ce gentleman, que vous voyez là, et qui a donné son poids exact. Il l'avait donc gagné avant vous, mais devait passer le prendre en s'en allant.

Neale fronça les sourcils.

— Voilà des explications bien confuses, répliqua-t-il sèchement. J'ai le gâteau, je le garde.

Il retourna à la gare, s'installa dans un compartiment vide du train qui venait de se former. Au moment où le convoi s'ébranlait, un voyageur aveugle se présenta à la portière. Obligé, Neale l'aidera à se hisser dans le coin en face de lui.

— Merci, fit l'inconnu. Vous allez à Londres, sans doute. Pourvu que la voie ne soit pas bombardée. On s'attend à une alerte.

— Espérons que les avions ennemis nous laisserons la paix. Aimez-vous les gâteaux ? J'en ai gagné un à la fête de Lembridge. En voici une tranche. Cela vous aidera à attendre le dîner.

Neale allait découper un second morceau pour lui-même lorsque l'aveugle s'écria :

— Attention. Voilà les bombardiers !

En effet, on entendait des explosions lointaines, des tirs de D. C. A. Dans un gémissement prolongé de freins et de roues, le train s'immobilisa, toutes lumières éteintes.

Neale souleva le store baissé de leur compartiment. On était en pleine campagne, et sur le ciel nuageux se détachaient des bouquets d'arbres, des maisons éparées.

Brutalement, dans un grondement de tonnerre, une escadrière surgit, lâchant ses projectiles. La curiosité

l'important sur toute prudence chez Neale, si longtemps privé de tout contact avec l'extérieur, il restait le nez collé à la vitre tandis que partout, aux alentours, retentissait le fracas des bombes, que jaillissaient des gerbes de flammes. Absorbé par ce spectacle, il ne put voir son compagnon sortir une matrique de son imperméable... Il ressentit une violente douleur au sommet du crâne. Sa main se crispa sur la poignée de la portière, qui s'ouvrit. Il fut précipité sur le ballast. Mais l'homme — soi-disant atteint de cécité — qui fuyait déjà, emportant le reste du gâteau, avait sans doute mal calculé son coup. Quoique meurtri et passablement étourdi, Stephen put se relever et, l'esprit parfaitement lucide, se lança à la poursuite de son agresseur. L'inconnu se retourna, déchargea un revolver dans sa direction sans l'atteindre.

Une seconde vague de bombardiers survénait. Neale eut le temps de distinguer le faux aveugle qui se précipitait vers une sorte de grange. Puis il lui sembla être enlevé du sol par un souffle puissant et être projeté à travers l'espace, les oreilles emplies d'un roulement affreux. Il revint à lui couché en travers d'une haie. De la masure entrevue un instant auparavant, il ne restait que deux pans de murs dominant un énorme entonnoir. Tout ce qu'il retrouva de l'individu qui l'avait attaqué fut le revolver, auquel manquait un morceau de la crosse.

Pensif, les vêtements en piteux état, il regagna son compartiment. L'alerte étant passée, le train se remit en marche.

En arrivant à Londres, il prit une chambre dans le premier hôtel décent qu'il rencontra et, quand il s'éveilla, à onze heures du matin, il n'avait plus qu'une idée fixe : tirer au clair son aventure de la nuit. Il fallait que le gâteau représentât quelque chose d'important aux yeux de certaines personnes de la kermesse pour qu'on ait lancé à ses trousses le faux aveugle.

En approchant du restaurant où il avait l'intention de déjeuner, il remarqua, sur une porte, la plaque d'un détective privé. Obéissant à l'impulsion du moment, il entra.

Au petit vieux qui lui dit se nommer Rennit, il conta brièvement l'affaire qui le préoccupait. L'annuaire du téléphone leur apprit que l'Association des Mères des Nations Libres avait son siège central au 10 de Fleet Street. Ils s'y rendirent aussitôt, le détective demeurant aux aguets derrière la porte pour observer les allées et venues.

Neale fut reçu par un jeune homme et une jeune fille d'une distinction parfaite. De la jeune fille, surtout, émanait un charme irrésistible.

— Pourriez-vous me donner, dit Neale, l'adresse de M<sup>me</sup> Bellane, qui se trouvait à la kermesse de Lembridge, hier.

— Nous sommes secrétaires de l'œuvre depuis trois ans, ma sœur et moi, répondit le jeune homme. Il y a beaucoup de collaboratrices volontaires, et nous n'avons pas le droit de divulguer leur identité.

— Je le regrette, cette dame ayant commis une erreur en me remettant un gâteau qui ne m'était pas destiné !

— Dans ce cas, c'est différent, je vais consulter notre fichier, si vous voulez bien me dire qui vous êtes.

— Stephen Neale.

— Et nous, Carla et Willi Hilfe.

Après avoir rapidement révisé une série de cartes, Hilfe en sortit une :

M<sup>me</sup> Rolf Bellane, 20, Campden Lane.

Spiritisme et transmission de pensée, lui-il.

— C'est bien cela ! s'exclama Neale. Maintenant, ne craignez-vous pas qu'on se serve de votre organisation comme d'une couverture ?

— Pourquoi donc, grands dieux ?

— Pour masquer quelque entreprise criminelle. Et Neale fit au frère et à la sœur le récit fidèle des événements survenus la veille.

— C'est fantastique, grommela Hilfe. Je serais curieux d'enquêter avec vous sur cette M<sup>me</sup> Bellane. Si notre œuvre est utilisée à d'autres fins, il faut que je le découvre. Ne t'inquiètes pas, Carla, je serai prudent. Ma sœur, monsieur Neale, craint pour mon existence, car nous sommes de nationalité autrichienne et avons eu toutes les peines du monde à échapper aux griffes de la Gestapo. Venez, nous nous rendons immédiatement chez cette voyante.

Lorsqu'il quitta, avec Willi Hilfe, les bureaux de l'Association, Stephen eut beau regarder de tous côtés, il n'aperçut pas Rennit. Qu'était-il advenu du détective ? Il ne devait l'apprendre que par la suite.

\*\*\*

A Campden Lane, dans un élégant rez-de-chaussée, les deux hommes furent reçus sans difficulté — Hilfe



— Surtout, n'attrapez pas d'indigestion, recommanda la dame du comptoir.

ayant fait passer sa carte — par une grande et belle femme à la démarche onduleuse en qui Stephen ne reconnut que de très loin la pythonisse de Lembridge.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous par des amies communes, dit-elle à Hilfe. Votre camarade est-il de notre groupe ?

— Pas encore. Je suis seulement sympathisant, interrompit Neale.

Un homme d'âge mûr, d'aspect imposant, pénétrait à cet instant dans le salon. M<sup>me</sup> Bellane fit les présentations.

— Le Dr Forrester, le célèbre psychiatre, qui veut bien assister parfois aux séances que je donne. Justement, il va

en avoir une, et je ne puis faire attendre les quelques personnes conviées. Vous plairait-il d'y assister ? Nous reprendrons ensuite notre entretien.

Hilfe et Neale ayant acquiescé, elle les fit passer dans une salle dont le centre était occupé par une grande table ovale. Plusieurs personnes des deux sexes étaient déjà réunies tout autour. Stephen fut placé entre une certaine Miss Penteel, assistante de la voyante, et un monsieur Gosta, dont le visage frappa Neale comme ne lui étant pas inconnu. Le Dr Forrester qui, plus que



— Faites une croix dans ma main avec une pièce d'argent, dit la voyante.



— Le Dr Forrester ordonna à tous les assistants de faire la chaîne et éteignit la lumière.

M<sup>me</sup> Bellane, paraissait diriger la séance, ordonna à tous les assistants de faire la chaîne en se tenant par la main, puis il éteignit la lumière.

Au bout de quelques secondes, une voix de femme s'éleva, douloureuse, lointaine :

— Je souffre, je souffre. Pourquoi voulez-vous évoquer mon ombre ? Il y a parmi vous un être dont je redoute la présence. Stephen, avec quelle avidité ne guettais-tu pas sur mes traits les affres de l'agonie ! Le poison agissait, la dose serait-elle suffisante ? Seulement, quand mon cœur cessa de battre tu te sentis libéré.

Neale s'était levé d'un bond.

Qui a parlé ? Qui ose m'accuser indignement ?

Des protestations s'élevèrent.

— Ne rompez pas la chaîne, n'indisposez pas les esprits, assez...

Je veux savoir qui a parlé, reprit Neale.

Une détonation retentit, suivie d'un bruit de chute. Le lustre se ralluma comme par enchantement. Costa gisait sur le parquet, les yeux clos, la figure livide. Le Dr Forrester s'approcha, se pencha sur lui. Quand il se releva, il prononça d'un ton sec :

— Il n'y a plus rien à tenter. Il a été tué net. Qui a tiré ?

— C'est lui, lui, lui, cria miss Penteel désignant Neale. Il a lâché ma main et j'ai senti qu'il fouillait dans sa poche.

— Gardez-le à vue, dit Forrester à Hilfe sans s'inquiéter des dénégations véhémentes de Stephen. Je vais téléphoner à la police.

Il entraîna miss Penteel sur le point de se pâmer. Les quatre ou cinq autres personnes présentes le suivirent, déclarant à pas vouloir être mêlées à pareille affaire.

Dès qu'ils furent seuls, Neale se tourna vers Hilfe.

— L'homme qui vient d'être frappé est celui qui me fit réclamer le gâteau à Lembridge ; je le reconnais maintenant, mais je vous jure que ce n'est pas moi qui l'ai assassiné, fit-il.

Il se passa la main sur le front.

— Tout ce qui m'arrive est de plus en plus troublant. Il y a ici quelqu'un au courant de mon passé et qui n'ignore pas que si je retombe entre les mains de la police je suis perdu.

— Je ne demande qu'à vous aider, assura Hilfe. Seulement, promettez-moi, si je vous laisse filer, que vous quitterez Londres immédiatement et ne vous mêlerez plus de rien. Moi, je me chargerai, croyez-le, d'épurer notre association si c'est nécessaire.

Des pas retentissaient le long du couloir. Sans prendre le temps de répondre, Neale courut vers la fenêtre, l'ouvrit doucement, et sauta sur le trottoir.

Deux heures après, il téléphonait au siège de l'œuvre pour s'excuser auprès de Willi.

— Mon frère est absent, répondit Carla. Je sais ce qui s'est passé. Il paraît que la police est à votre recherche. Où allez-vous vous réfugier ?

— Il m'est difficile d'imaginer un endroit où je puisse être vraiment en sûreté.

— Bon. Attendez-moi devant la grille de la poste qui fait l'angle de Longacre Street. Je vous conduirai dans une bonne cachette.

\*\*\*

Il y avait une demi-heure que Neale faisait les cent pas à l'endroit indiqué, et le soir tombait, quand le signal d'alerte retentit. Des gardes de la Défense passive parurent ordonnant :

— Tout le monde aux abris.

Carla pourrait-elle venir dans ces conditions ? Jamais Neale n'avait éprouvé semblable anxiété. Il l'aimait déjà à son insu.

Enfin, à la minute où il allait être obligé de suivre le flot de gens en vêtements de nuit s'engouffrant avec valises, oreillers, couvertures, bagages divers, dans l'escalier du métro, la jeune fille, tout essoufflée, fut soudain à ses côtés.

— J'ai couru pour vous rejoindre à temps, fit-elle. Descendons vite.

Ils s'installèrent tout au fond de la station sur un banc. Stephen enveloppait Carla d'un regard plein d'une gratitude ardente.

— Comme c'est réconfortant, murmura-t-il, quand on se voit abandonné au milieu du danger, de rencontrer une âme généreuse, prête à vous secourir !

— C'est que je sais ce que c'est, que d'être traquée. Lorsque j'ai débarqué en Angleterre, fuyant la terreur nazie, je me sentais si désespérée.

— Votre sympathie me touche si profondément que je ne veux rien vous dissimuler de ma vie passée. Je viens de faire deux ans de prison. Coupable, le suis-je ? Car, pendant des nuits et des jours, j'ai lutté contre le désir de



— Il n'y a plus rien à tenter. Il a été tué net, fit le docteur.

ma femme qui me suppliait de la délivrer. Elle était atteinte d'une maladie incurable et souffrait le martyre. La voir se débattre ainsi contre le mal me rendait fou. J'avais enfermé le médicament, dont une dose plus forte pouvait être mortelle dans le tiroir de mon secrétaire. Un matin, je m'absentai... Mettons que j'oubliai la clef... Quand je rentrai, je compris qu'elle avait absorbé le poison. La pâleur de la mort envahissait son visage. Elle ne souffrait plus et me sourit avec une infinie tendresse, expira la tête sur mon épaule... Quelles n'ont pas été, depuis, mes tortures morales ! La justice des hommes, n'admettant pas de pareils cas de conscience, me condamna avec circonstances atténuantes. Carla, je tiens par-dessus tout à votre estime. Comment auriez-vous agi à ma place ?

— Exactement de la même manière !

Elle levait vers lui des yeux embués de larmes de pitié. Il ne put se retenir, s'inclina, buvant une de ces larmes sur les yeux si compréhensifs. Sous cette caresse, elle tressaillit tout entière.

La fin de l'alerte sonnait. Il était sept heures du matin. Carla conduisit Stephen chez Newland, un vieux libraire habitant une rue retirée. En traversant le magasin, Neale s'arrêta devant une série de volumes portant ce titre : *Psychanalyse du Nazisme*, par le Dr Forrester.

— Si ce livre vous intéresse, prenez-en un exemplaire, dit Newland. Vous le lirez dans la chambre que je mets à votre disposition sur la recommandation de miss Hilde. Ce Dr Forrester est un psychiatre fort apprécié. Il est en outre conseiller au ministère de la Sécurité. Il m'achète pas mal d'ouvrages.

En se retrouvant seuls dans la mansarde qui devait servir de retraite à Neale, ce dernier demanda à sa compagne :

— Le Dr Forrester figure-t-il sur vos listes de volontaires ?

— Non. Cependant je vous promets que je vais reviser avec soin notre fichier et que je vous soumettrai les cas qui me paraîtront douteux.

— Merci. Voulez-vous qu'on dîne ensemble, ce soir ?

— Entendu. Je viendrai vous prendre ici.

\*\*\*

Le résultat des méditations de Neale, après le départ de Carla, fut qu'il quitta son refuge pour aller sonner à la porte de M<sup>me</sup> Bellane.

— Vous ne redoutez donc pas la police, Mr. Neale ? fit la jeune femme en l'accueillant dans un charmant petit boudoir.

— Si, mais le désir de vous revoir l'a emporté sur toute autre considération.

— Est-ce ironique ou galant ?

— Les deux. Avez-vous quelques minutes à m'accorder ? Pas de séance dramatique à l'horizon ?

— La dernière m'en a guérie pour longtemps, grâce à vous. Qu'avez-vous contre Mr. Costa ?

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, et vous le savez parfaitement.

— Vous êtes séduisant, même quand vous mentez. Il suffit souvent d'un regard pour qu'une physionomie se grave dans votre mémoire et pour qu'on souhaite la retrouver. Je possède un certain pouvoir de suggestion qui vous a attiré ici...

Tandis qu'elle se rapprochait de lui, capiteuse et coquette, Stephen vit sa main glisser imperceptiblement vers le boutonage de sa robe.

— Vous vouliez m'attirer ici pour me gratifier de vos faveurs sous cette forme, dit-il lui saisissant le poignet et lui retirant des doigts un mignon revolver.

— Vous vous trompez. C'est un objet que je porte toujours sur moi par mesure de prudence. Ôtez les balles, si vous manquez de confiance. Elles ne vous étaient pas destinées.

— Pas plus que le gâteau de Lembridge. Que contenait-il donc ?

— Vous croyez qu'on y avait mis quelque chose ? C'est possible. La dame du stand voulait absolument qu'un de ses amis le gagne. Si un jeune homme venait me déclarer : *Ne me parlez pas du passé, mais de l'avenir*, je devais lui indiquer le poids exact.

— Alors, tout s'explique. J'ai dit quelque chose d'approchant. Et comment êtes-vous si bien renseignée



— Carla conduisit Neale chez Newland, un vieux libraire.

sur son existence antérieure ? C'est votre voix qui résonnait dans l'obscurité, hier.

— Tout la presse a relaté votre procès...

L'entretien fut interrompu par l'irruption de miss Penteel dans le boudoir. A la vue de Neale, elle se mit à hurler :

— Au secours, à l'assassin !

Stephen eut l'intuition d'une comédie bien jouée. Il se leva et dit, désignant le revolver.

— Je garde ce bijou en souvenir de vous.

Et il se retira à reculons, l'arme braquée sur les deux femmes.

\*\*\*

Pendant qu'une telle scène se déroulait à Campden Lane, Clara, accueillant son frère, au retour d'un voyage de vingt-quatre heures, le mettait au courant de ses faits et gestes depuis la veille, et lui communiquait les soupçons qu'elle avait conçus, à la suite de Neale, après examen de leur fichier. Toutes les personnes suspectes avaient été introduites dans l'association par le Dr Forrester et M<sup>me</sup> Bellane...

Willi lui conseilla de ne pas laisser son imagination battre la campagne, et parut fort contrarié qu'elle ait revu Stephen.

— Serais-tu par hasard amoureux de ce garçon ? Prends bien garde aux périls dans lesquels pareil sentiment pourrait entraîner ! conclut-il d'un air énigmatique.

A la suite de cet entretien, Carla rejoignit Neale chez le libraire.

— J'ai de violents remords de vous avoir embarquée avec moi dans une aussi mystérieuse histoire, lui dit-il. Enfin, nous en sortirons indemnes, j'ose l'espérer, et quand ce mauvais rêve de la guerre aura pris fin, accepterez-vous de partager ensemble joies et épreuves futures ?

Elle avait baissé la tête, le visage empourpré.

— Alors, que ce cauchemar finisse vite, dit-elle si bas qu'il dut se baisser pour l'entendre.

Et prenant entre ses doigts d'homme que le péril n'eût pas fait trembler, mais qui tremblaient maintenant d'un bonheur nouveau, le visage rose et ardent, il le couvrit de baisers passionnés.

Ils se séparèrent brusquement. Newland appela Carla.

— Miss Hilde, demanda-t-il, pourriez-vous me rendre le service, en allant dîner, de porter cette mallette chez Mr. Travers, 29 Regal Court ? Mr. Travers ne sera pas chez lui, mais le portier vous laissera déposer les livres qu'elle contient. Surtout rappelez-moi la valise, c'est la seule que je possède.

— Bien volontiers, acquiesça la jeune fille.

Lorsque les jeunes gens arrivèrent à l'adresse indiquée, le concierge leur ouvrit l'appartement du premier étage et se retira aussitôt, ayant du monde dans sa loge.

Stephen et Carla, fort intrigués, se consultèrent du regard. L'appartement paraissait inhabité.

— Tant pis, fit Neale qui s'était chargé de porter la valise, on va enlever les livres, les mettre sur cette table, et remporter la mallette.

Mais à peine Stephen l'avait-il ouverte qu'un tic tac bizarre en sortit.

Neale saisit sa compagne par les épaules, la jeta littéralement dehors. Il venait de franchir le seuil, lui aussi, lorsqu'il y eut une explosion formidable. Une flamme éblouissante l'aveugla et il s'abattit.

\* \*

Stephen était couché sur un lit de fer, dans une pièce toute nue. Un inconnu d'une cinquantaine d'années, aux yeux fureteurs, maigre et sec comme un arbre mort, l'observait.

— Réveillé, hein ? fit-il. Vous avez de la veine de n'avoir pas été blessé par votre machine infernale. Qui était la femme se trouvant avec vous dans l'appartement sinistré ?

La mémoire revint instantanément au jeune homme. Carla devait être saine et sauve et à l'abri puisqu'on l'interrogeait, lui, à ce sujet.

— Pardon. De quel droit me questionnez-vous et où suis-je ? répondit-il.

— Vous êtes à l'infirmerie de Scotland Yard et moi, l'inspecteur Prentice, suis chargé de vous poursuivre pour meurtre d'abord, ensuite pour attentat à la bombe.

— Quelle plaisanterie ! Voilà la troisième tentative d'assassinat dont je suis victime et c'est moi le coupable ! Si vous alliez plutôt demander des comptes au Dr Forrester.

— Pas le conseiller du ministère de la Sécurité, je suppose ?

— Mais si. Il devait être d'accord avec le libraire Newland pour ne supprimer en me faisant transporter cette bombe dans un local inhabité. Auparavant, il a essayé de me faire arrêter par la police chez M<sup>me</sup> Bellane, une voyante, m'accusant du meurtre d'un certain Costa, tué au cours d'une séance de spiritisme. Tous ceux qui assistaient à la séance étaient des agents de l'ennemi, j'en jurerais. Campden Lane 20 est un véritable nid de vipères.

— Que me chantez-vous là ? Nul crime de ce genre ne vous a été signalé. Vous parlez d'espions, de spiritisme, de machinations louches. Seulement, vous vous gardez bien de mentionner Georges Rennit. Il a quitté son bureau en votre compagnie, un matin, et on l'a retrouvé assommé près du pont de Battersea. C'est de cet assassinat et de l'attentat de Regal Court que vous avez à répondre.

— Ainsi Rennit a été tué ? Encore un forfait à l'actif de la bande Forrester, Bellane et Compagnie. Je m'explique maintenant pourquoi je n'ai plus revu Rennit. Je l'avais chargé de m'aider à découvrir et à confondre ces gens-là. Toute leur haine vient de cette histoire de gâteau qu'ils voulaient me reprendre. Vous croyez que je perds la tête ? Non, écoutez-moi jusqu'au bout, inspecteur. Laissez-moi essayer de vous prouver que je ne suis ni un menteur, ni un fou, ni un criminel. Il y a, près de Lembridge, un énorme cratère produit par une bombe nazie. Je voudrais y chercher des

— Vous nous rendez un service inappréciable...



traces de ce que l'on cachait dans cette fameuse pâtisserie. C'est ma seule planche de salut.

— Soit, mais si vous voulez égarer la justice, vous devinez ce qu'il vous en coûtera.

\* \*

Le lendemain, terrassiers et policemen, amenés par Prentice à l'endroit indiqué, fouillaient le sol autour de l'excavation creusée par la bombe.

L'inspecteur — toujours incrédule — surveillait du coin de l'œil son prisonnier dirigeant l'équipe.

Bientôt un des terrassiers remit à l'inspecteur un lambeau d'étoffe déchiqueté et noir.

— C'est un morceau de l'imperméable du faux aveugle ! annonça Neale.

Impatient, il s'était mis lui-même à la besogne, éparpillant des pieds et des doigts les mottes de terre. Il déterra ainsi le morceau de crosse qui manquait au revolver qu'il avait ramassé sur les lieux le soir du bombardement. Un policeman apporta à son tour une partie de la boîte de carton ayant contenu le gâteau.

— En tant que découvertes ou preuves, c'est mince ! fut remarquer Prentice.

Comment persuader l'inspecteur de sa bonne foi ? Stephen, découragé, s'était appuyé aux pans de murs branlants de la grange quand le pépiement exaspéré d'oiseaux, au faite de la ruine, lui fit lever la tête. Quel instinct obscur le poussa brusquement à escalader un tas de moellons écroulés ? A la crête du mur gisait un sorte de magna noireâtre, que se disputait à présent la gent ailée, qu'il fit s'envoler.

Ayant recueilli, comme il l'eût fait d'un trésor, les restes informes du gâteau projetés là par l'explosion de la bombe, Neale se mit à les émietter avec soin. Soudain, il sentit sous ses doigts un objet dur et tendit à l'inspecteur un petit tube de métal, murmurant, non sans un frémissement de triomphe dans la voix :

— Je ne croyais pas les oiseaux capables de jouer parfois le rôle de la Providence.

Prentice saisit le tube, le dévissa, en tira une mince pellicule.

— C'est une carte ou un plan. Cela regarde la Défense nationale ; partons, fit-il.

Quelques heures après, convoqués en hâte dans un des salons du ministère de la Sécurité, se tenaient quatre ou cinq hauts fonctionnaires examinant la pellicule.

L'un d'eux se tourna vers Neale qui, avec Prentice, attendait de l'autre côté de la table.

« Vous nous rendez un service inappréciable, déclara-t-il. Ce microfilm reproduit une partie des plans du débarquement allié sur le continent. Nous devons avoir affaire à une puissante organisation d'espionnage. Quelqu'un a dû s'introduire ici et les photographier il y a quelques jours. Hier encore, nous les avons sortis du coffre pour les étudier. Pourquoi ce... »

— Pardon, intervint Prentice, le Dr Forrester était-il avec vous, hier ?

— Sans nul doute, quoiqu'il se soit absenté quelques minutes pour aller essayer un costume dans une pièce à côté, n'ayant pas le temps de se rendre chez son tailleur.

— Vous savez le nom de cet homme ?

— Oui. Il habille deux d'entre nous. C'est d'ailleurs Forrester qui nous l'a recommandé. Il s'agit d'une maison fort honorable de notre capitale : Travers et Brathwaite.

— Travers ! s'écria Neale. C'est à ce nom qu'était loué l'appartement où l'on m'a envoyé avec la mallette contenant un explosif, et où l'inspecteur m'a trouvé évanoui par suite de la commotion éprouvée.

— Messieurs, reprit Prentice, je vous demande le silence le plus complet sur notre entretien actuel. D'ici quarante-huit heures j'espère, grâce à Mr. Neale, avoir arrêté les principaux membres de l'organisation.

Dans l'auto qui les emportait aussitôt après chez Travers et Brathwaite, Prentice, à qui Stephen s'était bien gardé de mentionner Willi Hille et sa sœur, demanda à brûle-pourpoint :

— Pourquoi cherchez-vous à protéger la femme qui est montée avec vous à l'appartement Travers ? Le portier est formel à ce sujet. Elle était mince et blonde.

— Je vous ai révélé tout ce qui pouvait vous être utile. Mes amis n'ont rien à voir en tout ceci.

L'inspecteur n'insista pas.

Quelle ne fut pas la stupefaction de Neale, en péné-

trant dans le magasin de Travers, de reconnaître, dans ledit tailleur qui raccompagnait un client, *Costa*, que M<sup>me</sup> Bellane et Forrester l'accusaient d'avoir tué lors de la séance de spiritisme.

Stephen était si indigné qu'il ne put s'empêcher de lui lancer en pleine figure, lorsque Travers s'avança vers lui :

— *Je vous félicite, monsieur Costa, il y a des morts qui se portent bien.*

— *Je ne comprends pas, répliqua Travers sans qu'aucun muscle de sa physionomie ne bronchât. Si c'est un costume que vous désirez, messieurs, veuillez attendre une seconde.*

Il décrocha le téléphone placé sur un guéridon, fit un numéro.

— *Allô, Mr. Macklin, prononça-t-il. Ici Travers et Brathwaite. Votre complet va vous parvenir incessamment. Le livreur est en route. Vous l'aurez pour votre voyage. Ne vous inquiétez pas de la petite rectification à l'épaule gauche, elle sera faite dès votre retour.*

Prentice et Neale avaient échangé un coup d'œil entendu. L'inspecteur fit signe aux policemen en civil qui attendaient dehors, le nez collé à la devanture du magasin.

Cependant, avant que l'inspecteur ait pu mettre la main au collet du tailleur, celui-ci, sortant un browning de sa poche, tira sur eux, criant :

— *Police ! Sauve qui peut !*

Puis bondissant vers le salon d'essayage, il en referma à clef la porte vitrée sur lui.

Ni l'inspecteur, ni Stephen n'avaient été touchés. Le premier, s'élançant sur les traces de Travers, brisa les vitres d'un coup de poing. Deux détonations se firent entendre à la même seconde et quand, avec les agents, il eut enfoncé la porte, le tailleur avait cessé de vivre. Se voyant découvert, il s'était fait justice.

Tandis que l'inspecteur et ses hommes procédaient aux constatations d'usage, Stephen, saisi d'un terrible pressentiment, se rapprocha du téléphone et refaisait à l'appareil le numéro dont il avait surpris le chiffre lorsque l'espion avait appelé le mystérieux Macklin.

Il sursauta en reconnaissant, à l'autre bout du fil, la voix de Carla qui demandait :

— *Allô ! Que désirez-vous ?*

Il raccrocha immédiatement. Carla ! Ferait-elle partie de la bande d'espions ? L'aurait-elle trompé à ce point ? Il voulait en avoir le cœur net. Nul ne s'inquiétait de lui, Prentice et les policiers étant fort absorbés par la tâche de fouiller les employés. Avisant la porte de service, il la franchit et se heurta dans le couloir à un livreur qui rentrait.

— *Vous venez de porter le costume chez Mr. Macklin ? fit-il.*

— *Oui.*

— *Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé d'adresse ?*

— *Mais non. Elle était inscrite sur le carton : 46, Prince Consort Mansions.*

— *C'est parfait. Je suis Mr. Macklin et je venais justement réclamer mon vêtement.*

Satisfait de la chance qui le favorisait en lui procurant l'adresse souhaitée, Neale sauta dans un taxi.

Au deuxième étage d'une maison située au fond d'une impasse, ce fut Willi Hille qui vint ouvrir au visiteur et recula comme devant un spectre.

— *Neale ! Ma sœur m'avait donc menti. Elle vous prétendait mort. Entrez, mon cher ! Comment avez-vous découvert notre retraite ignoré de tous ?*

Stephen n'eut pas le temps de riposter. Carla venait d'apparaître. Une inexprimable angoisse se lisait sur ses traits convulsés.

— *Stephen, fuyez, cria-t-elle. Il va vous tuer. Ce que je viens d'apprendre est horrible. Mon frère est un espion à la solde de Forrester, avec M<sup>me</sup> Bellane, avec Newland, avec tant d'autres. C'est lui qui, sur l'ordre du docteur, avait chargé le libraire de nous faire transporter la bombe, afin d'être débarrassé de nous.*

— *Il n'y avait pas d'autre solution, trancha Willi. Vous commenciez à en savoir trop l'un et l'autre sur notre œuvre de charité. Vous m'étiez sympathique, Neale. Voilà pourquoi je vous avais amicalement averti de quitter Londres immédiatement après la fameuse comédie qu'on vous avait jouée chez M<sup>me</sup> Bellane, pour vous intimider. Il fallait m'obéir, renoncer à votre petite enquête privée. Maintenant, il est trop tard !*

Il braquait un revolver sur le jeune homme.

Carla, appuyée à la cheminée, saisit un lourd chandelier et le lança de toutes ses forces sur son frère, qui pressait à cet instant la détente. Le choc fit dévier le bras de Willi et la balle se perdit dans le plafond, tandis que Stephen sautait sur Hille.

Une lutte sauvage s'engagea entre les deux hommes jusqu'à la minute où l'arme, échappant à l'étreinte de Willi, Carla la ramassa et la tendit à Neale.

— *Haut les mains, ordonna Stephen se relevant et visant son adversaire. Le complet que j'aperçois dans ce carton ouvert est celui qui vous a été envoyé par Travers, n'est-ce pas ? Et la deuxième partie des plans photographiés au Ministère est cousue dans l'épaule gauche du veston ? Répondez, ou je vous abats comme une bête malaisante.*

— *Carla, tu ne vas pas laisser assassiner ton frère, implora le misérable.*

Mais, profitant de ce que Stephen tournait les yeux vers la jeune fille, il se baissa, essayant d'atteindre Neale aux jambes pour le faire choir.

Dans le mouvement que fit Stephen pour se garer, il appuya involontairement sur la gachette. Le coup partit et Hille s'écroura, foudroyé.

Le veston sur le bras, serrant Carla frissonnante contre lui, Neale l'entraîna.

\* \*

Prentice avait tenu sa promesse. Tous les espions étaient sous les verrous, y compris Forrester, qui évita cependant le châtimement suprême en s'empoisonnant dans sa cellule.

\* \*

Dans l'auto qui dévorait l'espace sur la route d'Écosse, Stephen, au volant, se pencha tendrement vers sa compagne.

— *Vous n'avez pas peur, Carla très chère ? Je ne vais pas trop vite ?*

— *On ne court jamais trop vite, vers le bonheur, répondit-elle.*

FIN



← *Le veston sur le bras, serrant Carla frissonnante contre lui, Neale l'entraîna.*

# STARS et FILMS

*Nous avons vu* ★★★



**CAPITAINE DE CASTILLE** (Fox). — De quoi réconcilier les plus exigeants avec le genre généralement tenu pour inférieur du cinéma spectaculaire. Dans cet ordre d'idées, ce film est un chef-d'œuvre. Tout en retraçant un épisode historique, la conquête du Mexique par Fernand Cortez, le film épingle sur le plan bariolé et passionnant de l'aventure des héros brossés à larges traits, des figures exemplaires menant le combat pour l'honneur, pour la gloire et pour l'amour. Les personnages imaginaires mêlés aux personnages historiques, le caractère picaresque et tumultueux du roman de cap et d'épée, qui nous entraîne à la suite de Pedro Vargas, des gélées de l'inquisition aux pourpres et ors du Mexique, les duels, les batailles, tout cela fait basculer l'histoire dans la légende et élève le ton romanesque du sujet au niveau de l'épopée populaire. Une admirable imagerie où le mouvement, le rythme et l'ampleur des tableaux emportent l'adhésion de ceux-là mêmes qui pourraient lui reprocher son évidente superficialité. J. M.



**LA ROUTE EST LONGUE** (Solar). — Évocateur du sort des populations juives de l'est de l'Europe qui, après avoir échappé aux camps d'extermination, sont encore enfermées dans des camps de « personnes déplacées ». Cette réalisation allemande, en langue Yiddish, au style dépouillé et au réalisme sobriement exprimé, est un témoignage pathétique du sort vécu par ces hommes. Des bandes d'actualités donnent un cachet d'authenticité à une intrigue illustrant le thème de la solitude et de l'esprit de solidarité, et dans laquelle une mère et son fils, séparés lors d'un transport vers Auschwitz, se recherchent inlassablement après la guerre, à travers les ruines, et finissent par se retrouver. A. J.



**LES EXPLOITS DE PEARL WHITE** (Paramount). — Après avoir incarné à l'écran la trépidante Texas Guinan, la reine du Far-West, dans « La Blonde Incendiaire », Betty Hutton vient de faire revivre, d'une manière dynamique et volcanique, Pearl White, la reine des films à épisodes. Les auteurs n'ont pas cherché à imaginer une biographie exacte de la vedette ; à la faveur d'une insignifiante bluette, avec un bon dosage de sentimentalité et d'humour, dans laquelle Betty Hutton danse, chante, fait des grimaces, se trémousse et subit les mille et un dangers cinéromanesques de Pearl White, ils ont brosé un tableau technicolor, plus ironique que véritable des studios d'Hollywood, au temps des sérials et des tartes à la crème. A. J.



**JODY ET LE FAON** (M.-G.-M.). — Il n'y a pas, à proprement parler, d'action, dans « Jody et le Faon ». Clarence Brown a voulu peindre, avec toutes les ressources du Technicolor, l'existence laborieuse d'une famille de fermiers de Floride, en lutte avec la nature hostile, et, en contrepoint poétique, imaginer la tendresse d'un petit garçon pour un faon apprivoisé. Ces deux thèmes se trouvent adroitement mêlés, car, après avoir évoqué les ébats du petit garçon et du faon dans la forêt, le réalisateur a effleuré le drame en dépeignant la détresse du gosse obligé de sacrifier son ami, destructeur des récoltes familiales, sa fuite dans la forêt et son retour au bercail. Gregory Peck, Jane Wyman sont parfaitement typés, quand au petit Claude Jarman, enjoué ou grave, il est toujours très naturel. A. J.



**UNE SI JOLIE PETITE PLAGE** (Corona). — Un ancien pupille de l'Assistance publique, ayant assassiné sa vieille maîtresse, une chanteuse réaliste, vient se réfugier dans un hôtel mitoux au bord de la mer du Nord, où il vécut autrefois. Démonstré par un complice et sur le point d'être arrêté, il se suicide. Sur ce thème banal, dominé par l'audition répétée d'un disque de phonographe chanté par la morte et hantise de l'assassin, Yves Allégret a bâti un drame d'atmosphère lent et monotone, d'une puissance extraordinaire, interprété avec une grande sobriété par Gérard Philippe, Madeleine Robinson et Jean Servais. Le vent, la pluie et le brouillard entourent d'un halo de cafard et d'amoralité cette œuvre pessimiste, noire et cruelle. A. J.

## Une bibliothèque en réduction pour 100 francs.

Douze romans nouveaux à succès condensés en 500 pages de texte serré. C'est ce que contient l'élégant cartonnage façon livre que vous présente « SUCCESS ».

**ROMANS FRANÇAIS :** *L'Étoile Abimthe*, de Maria Le Hardouin; *Les Jours maigres*, de Georges Gony; *Les Scorpions*, de Maurice Tesson; *Les Solitudes*, de Marcel Sauvage; *Planète sur visa*, de Jean Maloquis; *Made-moisselle de Murelle*, de Roger Peyrétte; *Comme un vol de Gerfauts*, de Françoise d'Eaubonne; *Remous*, d'Albert Paraz; *Marthe Vignerot*, d'Olivier Séchan.

**ROMANS ÉTRANGERS :** *Bethel Merriday*, de Sinclair Lewis; *Les Oiseaux de proie*, de Taylor Caldwell; *Famine*, de Liam O'Flaherty. Et, en outre, des DOCUMENTAIRES : *Le peuple japonais et la guerre*, de Robert Guillaud; *Roosevelt*, de Frances Perkins; *La Vie commence demain*, d'André Labarthe; *Un Violon parle*, de J.-P. Dorian; *Ceux de la Butte*, d'André Warnod.

L'équivalent de 1 000 pages de livres ordinaires.

— LA PLUS RICHE LECTURE —  
LE CADEAU LE PLUS APPRÉCIÉ

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE : 100 francs.

(Envoi franco contre 130 francs en mandat, chèque ou chèque postal 259-10, adressés à SUCCESS, 43, rue de Dunkerque, Paris-10<sup>e</sup>.)

## REUSSIR

Pour obtenir une situation lucrative ou améliorer votre emploi actuel, votre intérêt est de suivre les cours par correspondance de l'E. N. E. C. Vous réussirez grâce à des méthodes d'enseignement modernes et rationnelles appliquées par d'éminents professeurs. Demandez l'envoi gratuit de la brochure que vous désirez (précisez le numéro).

Broch. 44.920 : Orthographe, Rédaction.  
Broch. 44.921 : Calcul, Mathématiques.  
Broch. 44.924 : Électricité.  
Broch. 44.925 : Radio.  
Broch. 44.926 : Mécanique.  
Broch. 44.927 : Automobile.  
Broch. 44.930 : Dessin industriel.  
Broch. 44.933 : Sténo-Dactylographie.  
Broch. 44.934 : Secrétariat.  
Broch. 44.935 : Comptabilité.  
Broch. 44.937 : C. A. P.-B. F. Commercial.  
Broch. 44.938 : Carrières professionnelles.

## ÉCOLE NORMALE D'ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE 28, RUE D'ASSAS, PARIS (6<sup>e</sup>)

A tous les lecteurs de ce journal, il sera envoyé contre remboursement UN JOLI STYLO "RALLY"

monté sur plume ou 18 carats

avec bon de garantie — valeur réelle : 1.870 frs. pour 1.450 frs, par le COMPTOIR COMMERCIAL (S.R.), 110, r. G.-Delarue. Le HOULME (S.-I.). Il suffit de donner la solution exacte aux questions suivantes :

En quelle année ? Et par qui ? à été composée "LA MARSEILLAISE" ? Joindre une enveloppe timbrée pour la réponse.

**GRANDIR** 10 à 20 cm.  
DEVENIR, ÉLÉGANTE, SVELTE, FORT par méthode américaine brevetée. Envoi gratuit, p. 10 francs. 2 timb. Ecrire Dr. de l'INSTITUT MODERNE N° 219 ANNEMASSE-Me-Savoie, France.

### POURQUOI ne réussirez-vous pas ?

Demandez au Professeur ANDRÉU (serv. F. C. 265, 8, rue des Salettes, TOULOUSE), une analyse détaillée de vos moyens de réussite (amour, affaires, etc.). Joignez : date de naissance, enveloppe timbr. avec adresse, « 25 fr. en T.F. pour frais.

Prix de l'analyse : 100 francs — MAIS N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT. Paiement seulement si satisfaction.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION 43, rue de Dunkerque - PARIS (X<sup>e</sup>)

EST-IL POSSIBLE DE  
**GRANDIR**  
A TOUT ÂGE ?  
OUI !  
Grâce aux nouveaux soins SCIENTIFIQUES AMÉRICAINS. GARANTI pour augment. de buste - ou jambes seules - de plus. cent. GRAND ou FORT, minim. dépense. Appr. par Corps Médic. Succ. cert. Succès rem. Notice GRATUITE. Discretion. OLYMPIC N° 16 19, Boulevard Victor-Hugo, NICE

## CONCOURS

Ce Superbe Service est à vous !  
Pour faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous avons décidé de distribuer **GRATIS SANS AUCUN FRAIS 5.000 SERVICES DE TABLE (35 PIÈCES) EN BELLE FAÏENCE DÉCORÉE**.  
La distribution aura lieu parmi les lecteurs qui répondront exactement à la question. Il suffit de reconstituer ci-contre un proverbe.  
**CE CONCOURS EST ENTièrement GRATUIT**  
Répondez en joignant une enveloppe portant votre adresse à la **DIRECTION DES PRIMES, Rue 258 - Rue Malebranché - PARIS**

## COPIES D'ADRESSES

■■■■ CHEZ VOUS, PENDANT LOISIRS ■■■■  
OINDRE ENVELOPPE avec VOTRE ADRESSE  
Éts STYLOSTYL, Serv. 34, VILLE-LE-GRAND (H.-S.).

## HOROSCOPE-GUIDE

AVEC TABLEAU DE VOS CHANCES  
Ariane (date naiss., env. timb.: 100 fr. (34e), 79, bd Montparnasse, Paris 14)

## VIENDE DE PARAITRE :

## la lingerie de "mode du jour"

UN ALBUM CONTENANT PLUS DE 100 MODÈLES MODERNES, ÉLÉGANTS ET DE BON GOUT : combinaisons culottes, corsages, chemises de nuit etc., etc., etc.  
ET UN CHOIX DE LINGERIE POUR ENFANTS  
En vente partout - PRIX : 35 francs

Envoi franco contre 35 frs adressés à **MODE DU JOUR** 43, rue de Dunkerque, Paris - C. C. P. 259-10 — Aucun envoi contre remboursement

## L'Académie de Beauté de la Femme de France

43, RUE DE DUNKERQUE, PARIS TRUDAINE 09-94

informe ses fidèles clientes que ses Salons seront ouverts dorénavant tous les jours de la semaine, sauf le DIMANCHE et le LUNDI.

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité : A. D. P., 1, rue des Italiens, Paris (IX<sup>e</sup>). (Pro. 74-54).